

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 35 (1967)
Heft: 8

Artikel: La statue mutilée [fin]
Autor: Williams, Tennessee
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567847>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA STATUE MUTILÉE

par Tennessee Williams

Fin

La veille du jour fixé pour sa mort, Oliver reçut une visite dans sa cellule.

Son visiteur était un jeune pasteur luthérien qui venait de sortir du séminaire et qui n'était encore en fonction dans aucune paroisse. Oliver avait refusé de recevoir l'aumônier de la prison et le fait avait été mentionné dans les journaux locaux, avec une photographie d'Oliver et cette légende: «Un jeune condamné à mort refuse la consolation de la foi.» On faisait mention aussi du caractère dur et inflexible du jeune homme et de la violence de son comportement en prison. Mais la photographie jurait avec les faits: c'était celle d'un jeune homme blond, d'une virile et tendre beauté, qu'un peintre de la Renaissance, tant soit peu rusé, aurait pu se plaire à attribuer à un jeune saint: son apparence avait incité des courriéristes à l'appeler: «Le meurtrier au visage d'enfant.»

Dès qu'il vit cette photographie, le pasteur luthérien en fut à ce point ébranlé qu'il lui sembla devenir la proie d'une force étrangère et sur laquelle il n'avait aucun contrôle. Sa sincérité était si évidente qu'il n'eut aucun mal à convaincre le directeur de la prison qu'une mission divine l'envoyait vers ce jeune condamné à mort. Mais, le temps d'obtenir un permis de visite, le jeune pasteur se trouva pris d'une véritable panique, tellement épuisé nerveusement par cette attente, qu'il se serait enfui de la prison s'il n'avait pas été accompagné d'un gardien.

Il trouva Oliver assis sur le bord de son lit, frottant sans raison la plante de son pied nu. Il ne portait qu'un short, et son corps en sueur irradiait une chaleur qui atteignit le visiteur comme un puissant projecteur. On ne lui avait pas menti sur l'aspect physique du garçon. Dès son premier coup d'oeil, le pasteur retrouva dans son esprit une obsession de sa jeunesse: il se souvint de cet été où, chaque jour, il allait au zoo pour regarder une panthère dorée. L'animal était réputé pour sa particulière sauvagerie et un écriteau, apposé sur sa cage, recommandait aux visiteurs de se tenir à distance. Mais les yeux de l'animal brillaient d'une sorte d'innocence telle, que l'enfant, si timide par ailleurs, si tourmenté par les inexplicables angoisses de l'enfance, trouvait en sa présence un mystérieux réconfort. Il lui arrivait de voir les yeux de la panthère brillant dans l'obscurité, lorsqu'il fermait les siens avant de s'endormir. Alors il pleurait de pitié pour l'animal enfermé, et une sorte de désir insondable lui remuait tout le corps.

Une nuit, il rêva de cette panthère et son rêve prit une forme honteuse: il était dans un forêt, et soudain lui apparurent les immenses yeux clairs de l'animal. «Si je reste couché bien tranquille, avait-il pensé, la panthère viendra près de moi et je n'aurai pas peur, car nous nous connaissons depuis longtemps à travers les barreaux de sa cage.» Il se déshabillait et se couchait par terre, dans la forêt. Un petit vent froid se mettait à souffler et il se sentait frissonner. Il commençait aussi à avoir un petit peu peur; il n'était pas si sûr de la panthère, et il craignait de rouvrir les yeux. Alors,

de la main, lentement, et en faisant le moins de bruit possible, il ramassait des feuilles pour couvrir son corps nu et frissonnant, il se pelotonnait sous elles, essayant de retenir son souffle, espérant que la panthère ne le découvrirait pas. Mais le petit vent froid se faisait plus violent, il emportait les feuilles au loin. Pourtant, il avait chaud, il brûlait tout d'un coup dans cette nuit glaciale, et il se rendait compte que c'était la chaleur de la panthère dorée qui était sur lui. Ce n'était plus la peine de se cacher, c'était trop tard pour essayer de fuir. Alors, avec un soupir, le jeune garçon endormi détendait son corps et s'allongeait, les bras en croix, dans une position de confiance et de soumission absolue. Il sentait d'abord comme une caresse, une caresse chaude et mouillée: c'était la langue de la bête qui le léchait, à la façon dont les animaux lèchent leurs petits, commençant par les pieds et remontant le long des jambes, et atteignant enfin le creux de son ventre: c'est alors que le rêve avait pris une tournure honteuse. Le jeune garçon s'était réveillé, brûlant de honte, sous la première et pénible souillure d'Eros.

Une fois encore, après ce rêve, il était retourné voir la panthère dorée. Mais il ne pouvait plus rencontrer son regard aigu sans se sentir mortifié. Ainsi avait fini cette idylle — du moins le croyait-il.

Mais voici qu'à nouveau il rencontrait le regard de la panthère dorée, ce même mélange d'innocence et de danger, la réplique exacte, tellement évidente, qu'il ne pouvait s'y tromper.

Le pasteur retrouvait son instinct d'enfant de se rouler en boule pour se protéger. Il aurait voulu pouvoir se cacher sous des feuilles mortes. Au lieu de cela, il prit dans sa poche une boîte de cachets.

Le regard très clair d'Oliver était fixé sur lui, mais ni l'un ni l'autre ne disait rien. Le gardien avait refermé la porte de la cellule et s'était retiré à son poste, au bout du couloir, hors de leur vue.

— Qu'est-ce que c'est? demanda enfin le garçon.

— Des cachets de barbital... Je ne me sens pas bien, souffla le pasteur.

— Qu'est-ce que vous avez?

— Des petits ennuis. Dans le cœur.

Il avait mis le cachet dans sa bouche, mais il avait la langue sèche. Il ne pouvait avaler.

— Vous avez de l'eau? murmura-t-il.

Oliver se leva et alla au robinet. Il remplit d'eau tiède une tasse d'émail et la tendit à son visiteur.

— Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici? demanda le jeune homme.

— Bavarder.

— Je n'ai rien à dire. Mais le coup est vache.

— Laissez-moi vous lire quelque chose.

— Comment, quelque chose?

— Le Psaume 21.

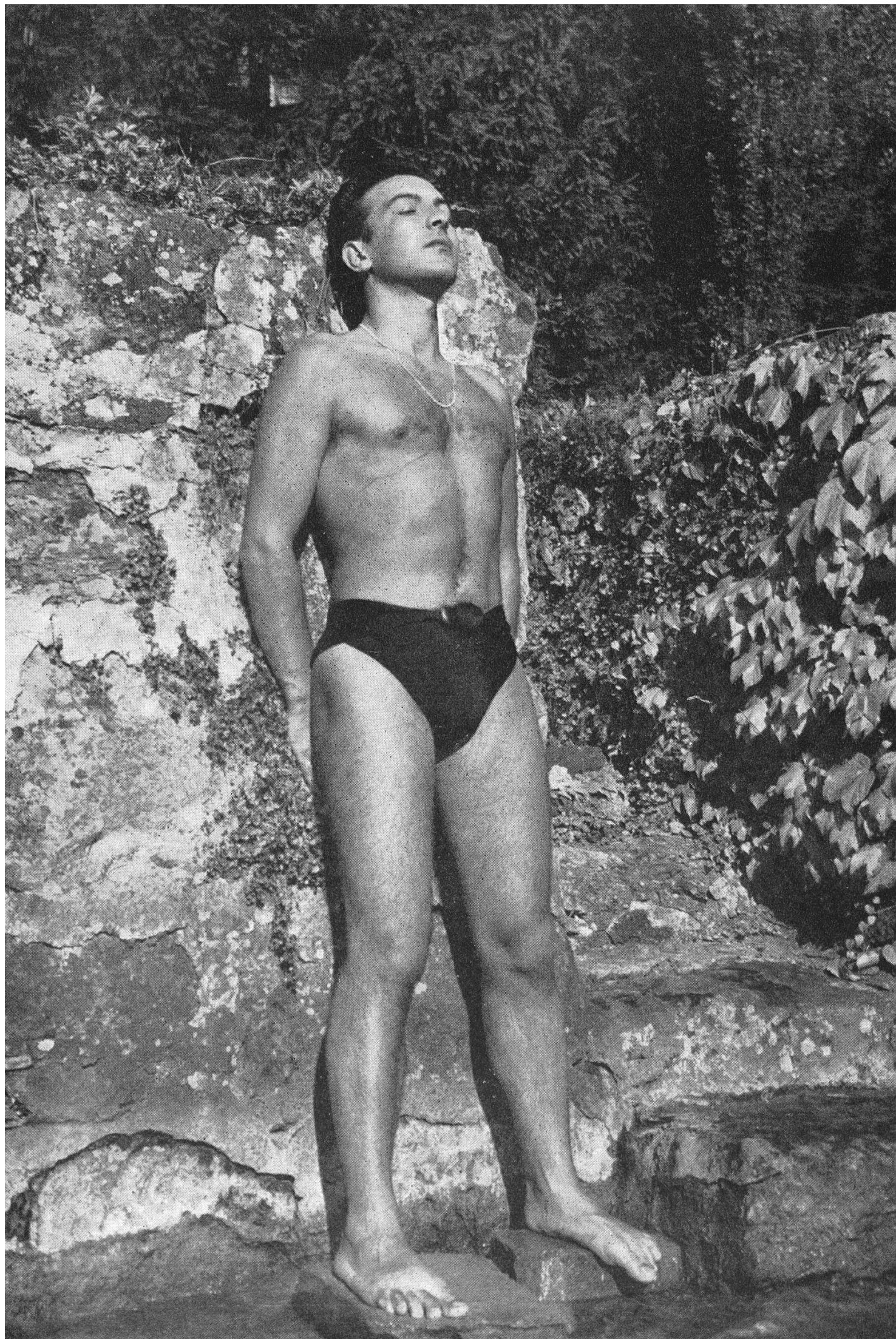
— J'ai déjà dit que je ne voulais pas l'aumônier ici.

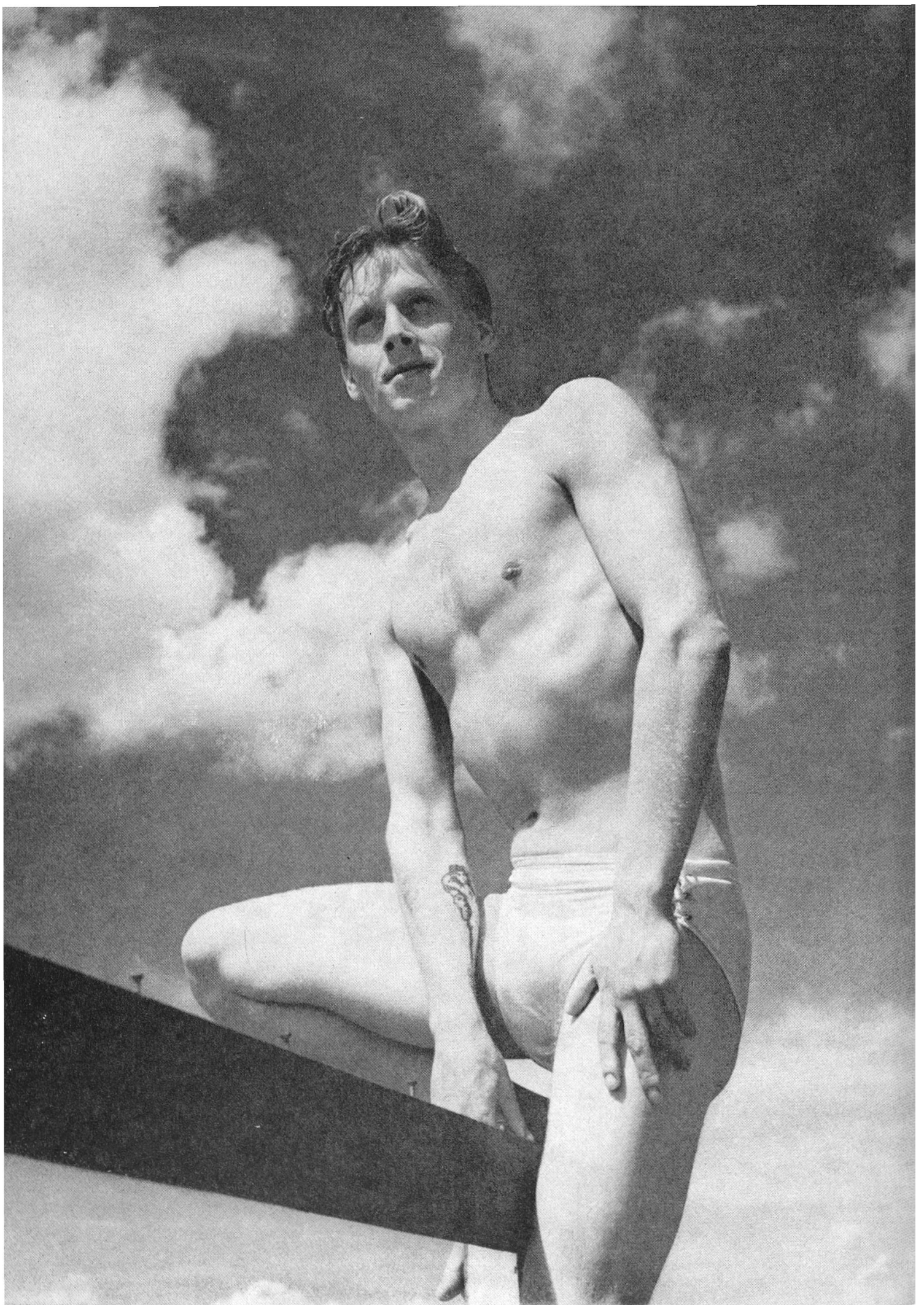
— Je ne suis pas l'aumônier. Je suis simplement...

— Simplement quoi?

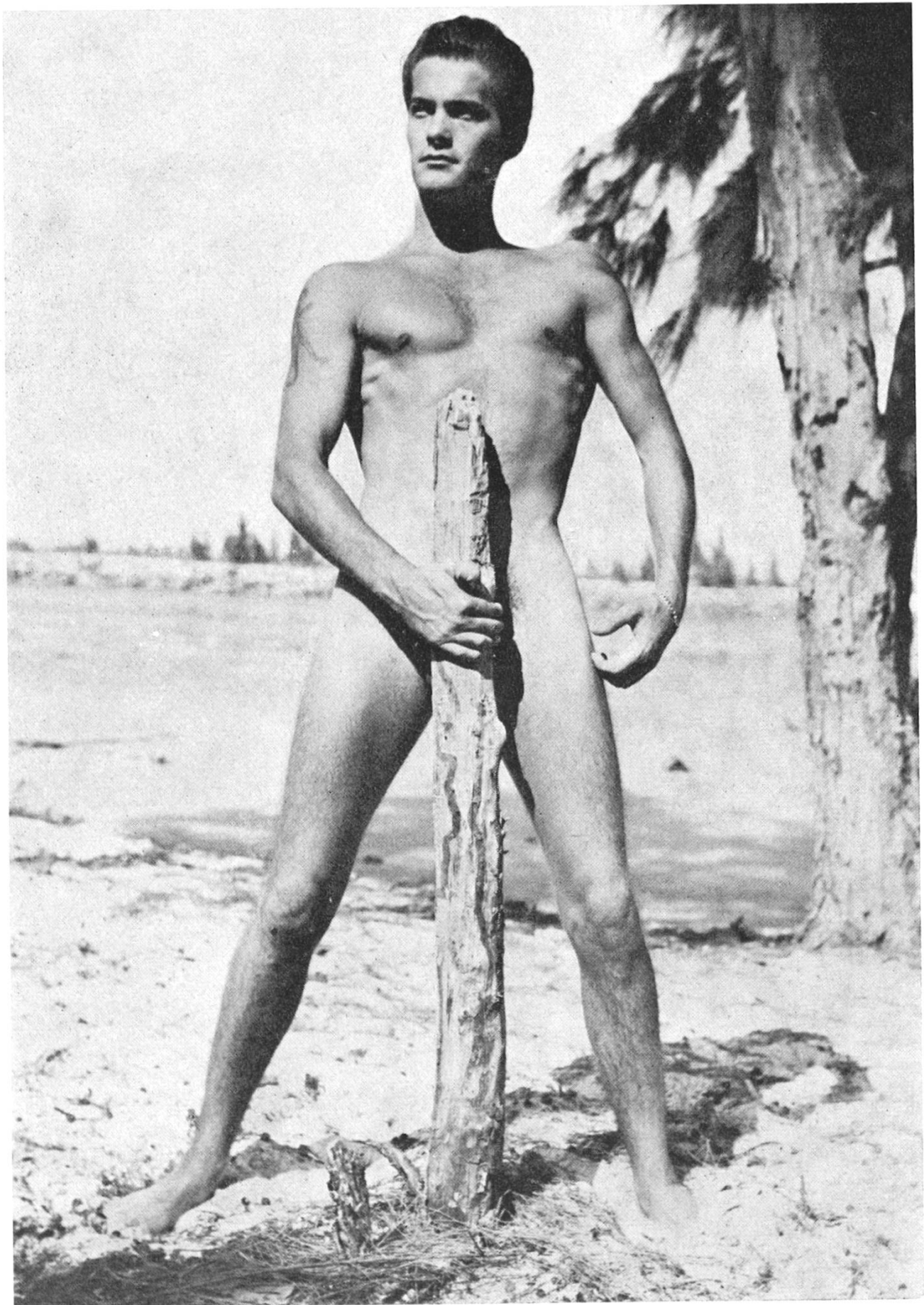
— Un étranger qui a de la sympathie pour les mal compris.

Oliver haussa les épaules et se remit à se gratter la plante du pied. Le pasteur soupira et toussa.









Aufnahme: USA

— Etes-vous préparé? dit-il.

— Je ne suis pas préparé pour la chaise électrique, si c'est ça que vous voulez dire. Mais la chaise est préparée pour moi. Quelle différence?

— Je veux dire: préparé pour l'Eternité, dit le pasteur. Ce monde qui est le nôtre, cette existence transitoire, est seulement un seuil qui mène à quelque chose d'immense...

— Oh, merde! fit Oliver.

— Vous ne me croyez pas?

— Et pourquoi je vous croirais?

— Parce que vous êtes en face de la dernière aventure!

Cette réponse était sortie de sa bouche avec une brusque violence. Il était gêné par le regard immobile du garçon. Il détournait les yeux comme il avait fait devant la panthère, la dernière fois qu'il était allé la voir.

— Ah! Ah! dit Oliver.

— J'essaie seulement de vous aider à...

— J'étais boxeur. J'ai perdu un bras. Pourquoi cela?

— Parce que vous étiez sur la mauvaise voie...

— Oh! merde! fit encore Oliver. Ce n'est pas moi qui conduisais. J'ai crié à ce fils de putain: «Ralentis, espèce de con!» Et puis, ç'a été le choc! Un boxeur!... Un bras coupé! expliquez-moi ça.

— C'était la meilleure chance de votre vie.

— Une chance, pourquoi?

— Une chance de vous faire pousser des bras spirituels et d'attraper Dieu.

Il se pencha vers Oliver, et lui saisit les genoux.

— Ne me regardez pas comme un homme, mais comme un intermédiaire.

— Un quoi?

— Je suis un fil plongé dans votre coeur et chargé d'un message de Dieu.

L'étrange regard du jeune condamné se fixa pendant quelques instants sur le visage du visiteur. Puis il dit:

— Mouillez cette serviette.

— Quelle serviette?

— Celle qui est pendue à votre chaise.

— Elle n'est pas très propre.

— Elle est assez propre pour Oliver.

— Qu'est-ce que vous voulez faire avec cette serviette?

— Essuyer la sueur sur mon dos.

Le pasteur trempa le torchon, qui était froissé et raide, et le tendit au garçon.

— Faites ça pour moi, dit-il.

— Faites quoi?

— Essuyez-moi la sueur sur le dos.

Il roula sur le ventre, avec un long soupir, qui ramena dans l'esprit du pasteur la frayeur de la panthère dorée, endormie depuis quinze ans.

Il commença à le frotter.

— Est-ce que je sens mauvais? demanda Oliver.

— Non. Pourquoi?

— Je suis propre. J'ai pris un bain après le petit déjeuner.

— Oui.

— J'ai toujours pris soin de me garder très propre. J'étais un boxeur très propre... et une petite putain très propre. Ah! Ah! dit-il encore. Vous savez que j'étais une putain?

— Non, dit le pasteur.

— Eh bien, j'en étais une. Ça été mon deuxième métier.

Le pasteur continua de le frictionner une minute encore — et pendant cette minute, il lui sembla qu'un joueur de tambour invisible s'approchait du bout du couloir, s'arrêtait devant la porte de la cellule et tambourinait à travers les barreaux: c'étaient les battements de son propre coeur. Il avait le souffle coupé, la respiration haletante. Il laissa tomber la serviette et prit dans la poche de sa chemise sa boîte de calmants. Mais quand il l'eut entre les mains, il vit que la boîte de carton était trempée de sueur et les cachets fondus ensemble en une espèce de pâte blanche.

— Allez-y, dit Oliver, ça me fait du bien.

Il tendit son corps comme une arche et baissa son short, dévoilant ses flancs minces, d'une beauté sculpturale.

— Maintenant, dit Oliver, avec la main.

Le pasteur se leva d'un bond:

— Non!

— Fais pas l'idiot. Il y a une porte au bout du couloir. On entendra si quelqu'un vient.

Le pasteur se recula. Oliver se redressa et l'attrapa par le poignet.

— Vous voyez toutes ces lettres sur l'étagère? Ce sont des factures que je dois aux gens. Pas de l'argent, mais des sentiments. Pendant trois ans, je me suis baladé partout dans le pays, remuant les coeurs, sans rien sentir moi-même. Maintenant, tout est changé. Et j'ai des sentiments, moi aussi. Et je suis seul, et coincé ici, exactement comme vous. Je sais bien quel genre de type vous êtes. Il n'y a que l'art — ou la religion! Tout ça, c'est des conneries. Moi, je ne marche pas. Tout ce qu'il vous faut, c'est un bon coup sur la tête!

Il s'avança vers lui, comme s'il voulait lui cogner dessus. Le pasteur poussa un cri, et le gardien arriva en courant. Il le fit sortir de la cellule, mais on fut obligé de le porter à moitié dans le couloir. Avant d'avoir atteint la porte, il se mit à vomir, comme si on lui avait arraché les entrailles.

Oliver l'entendit.

«Il reviendra peut-être ce soir», pensa-t-il.

Mais il ne revint pas, et Oliver mourut sans avoir payé ses dettes. Il mourut cependant avec beaucoup plus de dignité que les gardiens n'en attendaient de lui.

Pendant ses dernières heures, il reporta toute son attention sur ses lettres. Il les relisait, et les relisait encore, pour lui seul, mais presque à haute voix. Et quand le directeur de la prison vint le chercher pour le conduire à la chambre de mort, il lui dit:

— J'aimerais bien les emporter avec moi.

Il les emporta, comme un enfant emmène une poupée chez le dentiste et se sent protégé par ce jouet cher et familier.

Lorsqu'il s'assit sur la chaise électrique, il garda ses lettres, familièrement entre ses cuisses. Au dernier moment, un gardien essaya de les lui

arracher. Mais les cuisses d'Oliver se serrèrent, avec la force désespérée d'un étau qu'on n'aurait pas pu facilement briser. Le directeur fit signe qu'on les lui laissât.

Puis le moment arriva. Il y eut comme un bourdonnement dans l'air soudain obscurci. Venue de derrière les frontières de l'inconnu, cette force bien connue et si quotidienne, et cependant si lointaine et si mystérieuse, traversa sans bouger l'espace infini, dans l'éclat de sa flamme brûlante, traversa pendant un instant les cellules nerveuses d'Oliver, puis retourna vers ses frontières immenses, ayant drainé tout ce qui était à elle dans le corps de ce garçon au bras coupé qu'on avait appelé autrefois «l'éclair au gant de cuir».

Le corps, que personne ne réclama, fut donné à une université de médecine. Les hommes qui le disséquèrent dans leur laboratoire furent un peu déconcertés de voir un tel corps livré à leurs scalpels: il leur semblait mieux fait pour orner une galerie de sculpture antique, sous la lumière silencieuse de la contemplation: il avait la noblesse d'un Apollon brisé, dont aucun sculpteur n'aurait pu exprimer la pureté.

Mais la mort ne se soucie pas de parachever son oeuvre.

CHRONIQUE DES LIVRES

J'ai hésité avant d'entreprendre un compte-rendu du nouveau roman de Roger Peyrefitte: «Notre amour» (1). On sait trop que je n'aime pas l'oeuvre de M. Peyrefitte et que j'estime encore moins le personnage; j'ai craint d'être taxé de partialité.

Puis j'ai découvert dans l'hebdomadaire «Arts et loisirs» (2) une interview de M. Peyrefitte qui a dissipé ce scrupule. L'antipathie la plus évidente ne peut être que discrétion comparée à l'agressive auto-satisfaction de cet écrivain et au battage commercial auquel il se livre. J'exagère? Voici pour preuve les premières lignes de cette interview: «Mon intention n'était pas d'écrire un livre de plus, mais d'écrire le livre qui manquait à la littérature et qui manquait à ma vie...». Rien de moins! Et on ne savait pas à quel point la littérature souffrait de ce manque!

Le questionneur, André Parinaud, lequel ne manque ni d'esprit ni d'un humour féroce, s'est plus à pousser M. Peyrefitte dans ses retranchements et à souligner une telle déclaration: «Cette affirmation est d'un orgueil grandiose! Ce n'est pas rien que d'affirmer qu'on voulait écrire le livre qui manquait à la littérature. A moins que vous ne parliez de scandale?...».

Mais M. Peyrefitte pouvait se prêter sans trop de craintes à cet interrogatoire. N'oublions pas qu'il est devenu une vedette de «Arts et loisirs» en publiant, voici quelques mois, dans cet hebdomadaire, un pamphlet contre François Mauriac qui eut un énorme retentissement; il était assuré qu'André Parinaud savait jusqu'où «il pourrait aller trop loin». Il est, d'ailleurs, assez incurablement diplomate pour noyer les questions et l'ironie sous une vague de bavardages souvent incohérents mais qui en reviennent toujours à souligner son génie. Ainsi, sur cinq colonnes, il